

- 1 Haute-Vienne, Dordogne, Creuse
2 Pyrénées-Orientales, Catalogne
3 Hérault
4 Gard, Bouches-du-Rhône, Vaucluse
5 Corrèze, Lot
6 Aveyron, Cantal, Lozère
7 Gers, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, Gironde

LA DÉPÊCHE

JOURNAL DE LA DÉMOCRATIE

Direction: Toulouse, 57, Rue Bayard. Bureaux de Paris, 4, Faubourg Montmartre.

- Hautes-Pyrénées 8
Basses-Pyrénées, Landes
Tarn-et-Garonne, Tarn 9
Aude 10
Gers 11
Lot-et-Garonne 12
Haute-Garonne, Ariège 13
Toulouse-Ville 14

ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES... 5 fr. 10 fr. 20 fr.
ÉTRANGER... 9 fr. 18 fr. 36 fr.

5c.

Jeudi 12 Mai 1910

41^e Année. - N° 15,278.

5c.

LA PUBLICITÉ est REÇUE:
Au Bureau du journal, dans ses Succursales et chez
tous les Correspondants de la Dépêche
A PARIS, 4, Faubourg Montmartre
Et dans toutes les Agences de Publicité.

Prochainement

LA DÉPÊCHE publiera

LA FAUVETTE DU FAUBOURG

De HENRI GERMAIN

Le mystérieux enlèvement d'un officier
algérien au soir même d'un mariage
d'amour, tel est le début de ce roman...

LA FAUVETTE DU FAUBOURG

Les Idées

L'incohérence morale

Le philosophe Emmanuel Kant
croyait dur comme fer à l'existence
d'une morale nécessaire et universelle...

Dans toute l'Europe et dans les
deux Amériques, il y a d'abord une
morale religieuse et une morale civile...

En résumé, nous vivons sous un régime
moral étrangement divers,
élastique et contradictoire, qui supporte
des idées dérogatoires innombrables...

ENACRYOS.

Papotages

LENDEMAIN

J'ai interviewé un des députés sortants
restés sur le carreau au scrutin de ballottage.
Il m'a dit:
« Avouez-le, monsieur l'irromiste, vous
avez surtout envie de voir quelle tête je
fais. Contemplez donc ma tête et avouez
qu'elle n'est pas trop laide à regarder. C'est
presque ma tête de tous les jours. Mainte-
nant ne comptez pas que je vais vous dire:
« Je suis content. » Je ne suis pas de ceux
qui crachent sur le seuil des maisons dans
lesquelles ils ont mangé. Je ne suis pas
content du tout. Mais mon échec est avant tout
une leçon. J'ai quelques petites fautes à me
reprocher. Je vais réparer: dès demain, en
effet, je prépare ma candidature pour 1914.
« Certains de mes collègues, malheureux
comme moi, vous diront peut-être qu'ils sont
satisfaits, qu'ils étaient las de s'entendre
traiter de Q. M., de faire les petites
commissions de leurs électeurs, de voter
pour ou contre le ministère, de discuter le bud-
get, etc. Tout ça, c'est de la blague. Et
s'ils vous disent encore qu'ils sont heureux
de retourner à leurs champs, à leurs vignes,
au petit horizon familier de leur commune
 natale, ce sera de la littérature. La vérité
toute nue est que quand on a mis les pieds
une fois au Palais-Bourbon, il devient à peu
près impossible de vivre loin de sa colon-
nade qui n'a rien de beau et de ses couloirs
qui sont toujours charmants. S'il vous en
faut une preuve, pensez à tel de nos nou-
veaux élus qui revint après une absence
d'une vingtaine d'années. Sa longue nostal-
gie veut tout un commentaire. Elle nous
venge des petites plaisanteries au moyen de
qu'on a cherché de tout temps à user le
prestige du parlementarisme.
« Bref, Monsieur, je suis battu, je suis
navré, je ne le cache pas. Répétez-le tant
que vous voudrez, répétez-le à satiété. Mo-
quez-vous de moi, si le cœur vous en dit,
avec les nationalistes, les cléricaux, le curé
de ma paroisse et l'ancien préfet de mon
département. Seulement, n'oubliez pas de
vous dire un peu que les moqueries des nation-
nalistes, des cléricaux, celles de mon curé,
de mon préfet et de vos autres, prouvent
avant tout que cette fonction si décriée de
député est encore fort recherchée, et vous

me considérez bien que ce n'est pas exclu-
sivement pour le traitement qui s'y attache.
On ne remarque pas assez, en effet, qu'é-
tant donné les aïas des scrutins, le jeu
n'en vaudrait vraiment pas la chandelle. »
GRIFF.

Notes
Quotidiennes

LA BORNE SOCIALISTE

J'ai sous les yeux trois tableaux que mon
très obligant ami, M. F. Camilli, a bien
voulu établir à mon intention. Ce sont, ré-
partis suivant chaque circonscription et
chaque parti, les suffrages parisiens aux
élections générales de 1902, 1906, 1910,
tels que la Dépêche les indique à leur heure.
Rien n'est plus instructif.

Je passerai rapidement sur l'évolution des
autres partis: ils sont moins à l'ordre du
jour. Toutefois, et pour terme de compa-
raison, disons de suite que les divers partis
ont recueilli:

Table with 2 columns: Year (1902, 1906, 1910) and Party (Conservateurs, Progressistes, etc.) with corresponding vote counts.

Examinons ces chiffres de près:
Une première constatation, c'est la déca-
dence progressive des partis de droite. Cette
décadence était d'ailleurs commencée de-
puis 1889. Reconquis à la réaction en même
temps qu'à la démagogie par le boulangisme,
Paris se ressaisit progressivement
des fuites de l'aventurier. Le nombre
des votants parisiens a été cette fois-ci de
480,000. La réaction pure ne représente
donc guère plus d'un cinquième des votants.

Le gros bataillon à Paris est celui des
républicains de gauche, radicaux et radi-
caux socialistes unis. Voilà le parti qui
grandit. Mais il faut remarquer cependant
que ses éléments constitutifs tendent à va-
rier en proportions respectives: la fraction
modérée des républicains de gauche ne
comptait que 7,000 suffrages en 1902; elle
s'élève à 19,000 en 1906 et monte à 45,000
en 1910. Si l'on rapproche de ce fait le
brusque succès des progressistes qui, de
27,000 en 1906, se haussent à 41,000
en 1910, on ne peut méconnaître la signi-
fication des élections de Paris.

Passons aux socialistes: ici l'étude
devient du plus haut intérêt. L'énorme masse
parisienne est, en effet, depuis trente ans
soumise aux prédications socialistes. Nul
électeur qui n'en ait été touché. Dans ce
milieu compact, il semblait à beaucoup que
le socialisme irait se développant d'autant
plus que le spectacle de la richesse fastueuse
y heurte une misère prolétarienne que
le dogme à la fois socialiste et bour-
geois de la concentration de la propriété
nous affirmait être grandissante.

Or, le socialisme est à Paris au cran d'ar-
rêt. Que dis-je? Il est en décadence, puis-
qu'il perd plus de douze mille voix, alors
que la population de Paris continue à croître.
Nous pouvons donc mesurer par cet
exemple la force d'expansion du socialisme
et reconnaître les rivages qui le limitent. Il
oscille autour du quart de la population to-
tale, ou plutôt il le dépasse un peu. Or, c'est
précisément là la proportion des élec-
teurs prolétariens soit ouvriers, soit employés.
Je dis prolétariens, c'est-à-dire ne
possédant aucune propriété, car le chiffre
des ouvriers et employés parisiens est beau-
coup plus élevé. Les tableaux du recense-
ment de 1902 le portent à 630,000, femmes
non comprises et même domestiques excep-
tées. Mais outre que les mineurs entrent pour
un tiers environ et qu'il faut également dé-
duire les étrangers, il faut considérer que
beaucoup d'ouvriers et d'employés possèdent
soit une maisonnette, soit un jardin, soit
des titres de rente, ou sont fils ou héritiers
présomptifs de propriétaires. Et cela suffit
pour barrer la route aux doctrines socialis-
tes.

Après Paris, Lyon est la ville de France
où le socialisme s'est trouvé dans les meil-
leures conditions pour être propagé et en-
seigné. La mairie de Lyon a été longtemps
socialiste. Or, le nombre des électeurs so-
cialistes, qui, de 26,532 en 1902, étaient
montés en 1906 à 40,573, retombe en 1910
à 39,718. Là encore, la limite est touchée.
A Marseille, il n'en est pas tout à fait de
même; mais la croissance a été si faible en-
tre les élections de 1906 et celles de 1910
qu'on a le droit de croire que le maximum
socialiste a été atteint.

Par contre, le socialisme grandit à Lille,
où à chaque scrutin il enlève quelques con-
tingents aux troupes cléricales. Il en est de
même à Bordeaux et ailleurs. C'est, d'ail-
leurs, le phénomène caractéristique des élec-
tions qui viennent d'avoir lieu. Le socialisme
est le fossyeur de la réaction cléricale, de
quoi je le remercie. Partout où ils se sont

trouvés incapables de faire passer un des
leurs, les cléricaux ont dirigé leurs électeurs
sur le candidat socialiste. On ne tue bien
ce que ce que l'on remplace, dit un sage pro-
verbe. Les cléricaux ont tenu à être rempla-
cés, c'est-à-dire à être bien tués. Elus socialis-
tes, les cléricaux vont au prétexte leurs élec-
teurs. Faites comme à Lille: gardez-les.

L'époque que nous vivons est gaie et co-
toie le miraculeux. Le parti socialiste n'a
gagné, au premier tour, dans l'ensemble du
pays, qu'un peu plus de cent mille voix.
Mais il a si bien su en user qu'il a, avec
ces cent mille voix, gagné vingt et un sièges
au second tour. Le parti radical a gagné,
lui, au premier tour, plus de deux cent
mille voix. Sa tactique a été si habile qu'à
veux seuls deux cent mille voix il a perdu vingt
sièges. Que les socialistes les aient chifés
ces vingt sièges radicaux, et avec quels con-
sils, je ne m'en embarrasse pas, d'abord
parce que c'est un simple accident dans l'é-
volution électorale de notre pays, ensuite
parce que je m'embrouille en arithmétique
surtout quand elle fleurit le sacré. J'ai dans
l'idée que le Saint-Esprit n'a pas été étranger
à cet étonnant résultat.

Si j'ose qu'ils puissent être d'avoir ga-
gné en quatre ans huit mille voix à Muret,
les socialistes feront bien de réfléchir aux
causes de leur arrêt à Lyon et à Paris. S'ils
sont assez prudents pour reviser leur doc-
trine, ils ouvriront leur route à travers les
obstacles qui se dressent devant eux et qui
les barrent. Qu'ils mettent de l'eau dans
leur vin et de la propriété individuelle dans
leur programme: le nombre des ouvriers,
en France, a depuis dix ans diminué de
plus d'un demi-million et le nombre des pe-
tits patrons s'est accru de plus de trois cent
mille. Voilà la cause de leur brusque arrêt
à Lyon qu'à Paris, voire de leur ré-
gression. Qu'à Toulouse les sacristains aient
refusé leurs voix à M. Delfès pour les don-
ner au socialiste, peu m'importe. Il fallait
s'attendre à des surprises pour le lendemain
de la Séparation. Les faits profonds de l'é-
volution sociale m'intéressent bien plus que
les phénomènes accidentels, si étonnants
soient-ils, que présente un scrutin en co-
alition.

CAMILLE SABATIER.

Les Coulisses
de la Politique

Une des choses les plus délicates en
matière d'élection, c'est l'emploi de
l'argent.
Il en faut, certes, et celui qui peut ne
reculer devant aucun frais — sans même
qu'il soit question de corruption — a un
avantage incontestable sur celui qui est
obligé de compter, de couper, comme on
dit, les sous en quatre.

Chaque fois qu'un parti se forme, il es-
saie d'avoir à sa disposition le plus pos-
sible de cet argent qu'on appelle le nerf
de la guerre et qui est tout aussi bien le
nerf de la paix.

Mais il y a une limite à tout.
Il ne faut pas un instant que le corps
électoral puisse s'imaginer qu'on veut
l'acheter comme un troupeau, qu'il a en
face de lui un homme qui se dit:
— J'ai de l'argent, cela tient lieu de
tout. Je n'ai besoin ni de passé politique,
ni de titres. Je prends une étiquette parce
qu'il en faut une. Mais en réalité, c'est
à cause de mes millions qu'on doit m'e-
lire.

Il vient d'arriver une petite mévase-
ture à un jeune millionnaire, qui veut
d'être médité par les futurs candidats.

Un jeune millionnaire, très millionnaire,
archimillionnaire, s'était soudain senti
piqué de la tarantule politique, il y a
trois ou quatre mois.

Un coup d'œil sur la carte de France,
et il avait aperçu une circonscription va-
cante. Aussitôt, il s'était dit, tel Napoléon
à Ulm:
« Je vaincrai là ! »

Le bruit cependant ne tarda pas à se
répandre dans le pays de ce choix flat-
teur. Au grand étonnement du jeune mil-
lionnaire, au lieu que tout le monde s'in-
clinât devant lui au moment où s'ouvrait
la période électorale, quatre candidats se
mirent sur les rangs.

L'un, ancien député, était très désireux
de reprendre son siège.

— Je le battrais, se dit le jeune Plutus.
Les autres n'avaient jamais goûté aux
joies de la politique. Mais ayant des at-
taches solides, ils pouvaient réunir un nom-
bre important de voix.

Le millionnaire les pria de venir le
voir.
Ils y furent avec la déférence qu'on a
à toujours et malgré tout pour la fortune.

Le jeune homme leur dit:
— Messieurs, j'ai l'habitude de traiter
les affaires à l'américaine. Combien ?
Ils ne comprurent pas tout de suite. On
leur expliqua qu'on leur demandait com-
bien ils voulaient pour renoncer à leur
candidature. C'étaient des gens pratiques,
qui estimaient qu'un bon « tiens » vaut
mieux que deux « tu l'auras ». Ils firent
un prix. On marchandait un peu, pour la
forme, puis on paya. Ils partirent enchan-
tés, et le jeune millionnaire dit mentalement
à l'ancien député:
— A nous deux !

Remarque que ce n'était pas de la cor-
ruption: il est défendu de payer les élec-
teurs, mais non les candidats.

Le lendemain, voilà bien une autre af-
faire: six nouvelles candidatures tou-
jours de la même opinion, étaient dé-
clarées.
Le jeune millionnaire n'hésita pas un
instant. Il pria ses six concurrents de
venir le voir. Ils y allèrent. Il leur dit:
— Je traite les affaires à l'américaine.
Combien ?
Ils n'ont pas besoin de leur donner
d'explications. Ils étaient déjà au courant.
Ils dirent leur prix. Le millionnaire paya

et cria à l'adresse de son unique adver-
saire sérieux:
— Et maintenant, à nous deux !

Deux jours après, dix nouveaux candi-
dats s'étaient déclarés. Le système
américain fonctionnait encore.
Il faut croire que le système était bon,
car, à la fin de la semaine, il y eut qua-
tre autres déclarations de candidatures.
Nouvelle intervention du système améri-
cain.

Vain effort. Les candidatures renais-
saient chaque jour de leurs cendres. La
veille du scrutin, il y en avait vingt-huit
et, sans doute, pour que le système améri-
cain n'eût jamais de chômage, il s'était
formé une sorte d'agence qui allait cher-
cher les candidats partout où elle pouvait
en trouver et qui se chargeait à forfait de
faire leur déclaration, de poser leurs pre-
mières affiches et de traiter avec le mil-
lionnaire pour le désistement.

Un jour du scrutin — enfin ! — le can-
didat « américain » fut battu à plate
coulure. Il avait dépensé trois cent mille
francs.

Depuis, il se demande, sans arriver à
se répondre, si, par hasard, tous ces can-
didats qui se dressaient chaque jour de-
vant lui ne voulaient pas simplement
l'exploiter...

FRELON.

NOTRE ÉPOQUE

DE CHARYBDE EN BOURGEOIS

Edouard VII a été le dernier roi ga-
lant. L'espèce, depuis lui, paraît en être
perdue. Présentement nous en sommes
aux vertus domestiques. Les journaux
qui par l'abondance des images compen-
sent la pénurie du texte, les journaux
illustrés vantent la vie familiale des sou-
verains constitutionnels. Ils les représen-
tent jouant à cache-cache avec leurs en-
fants, portant le dernier-né sur le bras
arrondi, s'attardant volontiers dans une
douce robe de chambre et dans des
pantouffles que l'épouse amoureusement
broussa. Si le bonnet grec ne couvre pas
le chef auguste de l'auguste chef de la
nation, c'est qu'il n'y a pas de prestige
qui résiste à la calotte d'Henri Monnier.

Monsieur porte la calotte quoi qu'on
ne le voie pas. Madame porte la culotte
quoi qu'on ne la voie pas davantage. Le
rédacteur de ces sortes d'histoires est or-
dinairement un féministe qui croirait
manquer à la chevalerie de la plume s'il
n'humiliât pas qu'Elle (avec un E ma-
juscule) est la sublime impératrice. Il ne
décide rien sans la consulter. A côté
d'elle, sur l'image, il est assez petit gar-
çon. Ce n'est pas de lui qu'elle dira ce
que Bérénice dit de Titus:

Paris, peut-on le voir, sans penser comme moi
quand on le voit, que le sort l'ont fait
(nature,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître

Il ne déçoit jamais, soit sagesse de
complexion, soit crainte de scène. La
pièce où ils se tiennent est intime. Le
ménage a fui les appartements d'appar-
tât. Sur la table, les tasses où l'on a bu
du thé ou de la camomille. La causerie
s'achève sur des propos relatifs à une
conférence entendue la veille touchant la
circulation du sang chez les crocodiles.
La conférencier y résout la difficulté
d'être à la fois docte et spirituel. Demain,
dès six heures, car ce sont des couplets
de des levé-tôt, ces deux érudits éminem-
ment doués étudieront ensemble l'angois-
sant projet d'un tarif de faveur à ac-
corder aux fromages exportés du Canada.
Car on n'est pas la pour s'amuser. Nous
voici dans une ère où, régnant sur des
peuples positifs, on se doit de leur en
remettre en positifité.

La femme dit roi d'Italie a imaginé,
paraît-il, une cinquantaine d'années fa-
çon d'accommoder les macaronis, de quoi
celui-ci est si aise qu'il n'aime rien tant
que se retirer avec elle dans un îlot de
la Méditerranée acquis tout exprès. Là
c'est son délice de la regarder faire la
cuisine, des plats rien que pour lui et
qu'il devore ! Je n'invente rien. Je l'ai
lu. C'est imprimé, comme dit l'autre, im-
primé par un admirateur, ce qui le rend
crovable. Ce ménage royal, ajoute-t-il, a
la vertu si sévère que, s'il lui revient
qu'une fille d'honneur ne se dis-
pense, mais prêt à des soupçons de fai-
blesse, elle est admonestée, puis, si elle
ne se recourasse pas, rayée. Du grand-
père, un Henri IV pour la vaillance, à ce
pisse-froid, il y a progrès. Et l'impératrice
d'Allemagne qui, parce que Dieu
lui a refusé de la gorge, nid de concu-
piscences, interdit aux dames de la cour
le décolleté comme inconvenant ? La gorge
trahit-elle sous l'étoffe sa toute-puis-
sance? c'est à elle à rester interdite, glo-
cant de son silence ceux qui sont là. En
1807, le grand-père du tzar actuel cou-
rait, le soir-même de son arrivée, aux
Variétés, impatient d'y voir Hortense
Schneider dans la Belle Hélène. La fem-
me de celui-ci lui permettrait-elle cette
audace d'immoralité ?

Je ne cite pas le Danemark, la Suède,
la Norvège et son roi Haakon, à calvitie
précoce, redingoté et redingotard, qui se
dresse, telle la statue de la correction. La
révolution, qui abattit Abdul-Hamid, a
va rélégué les émuquos dans ces mêmes
calendes où s'égoiffent encore les dor-
niers chantres de la chapelle Sixtine —
il en reste une dizaine. Ils ont cinquante
ans de service et soixante ans d'âge. Leur
retraite est imminente. Plus de sérial
vous nourriront en ses détours ! Plus
d'odalisques cousues dans un sac et
noyées de nuit dans le Bosphore ! Ah !
que la romance en eût plus abusé encore
si elle avait prévu qu'un vingtième siè-
cle la romance n'en abuserait plus ! Bien
que le roman lui en permette quatre lé-
gitimes, « une seule femme suffit à mes
embrassements », déclare le nouveau
sultan. Qu'il lui prenne fantaisie de se
coudre dans un sac et de se noyer dans
le Bosphore — l'atavisme ! — le voilà in-
consolable.

Pour c'est le jour et la nuit », voyez
la Belgique ! Au butineur que l'on sait à
succéder le mari le plus rangé, le plus

pot-au-feu, le plus « musique en famille »,
le plus président de concours d'orphéons,
le plus sociologue, le moins romantique
qui soit. Plus blêmes que ceux de M.
Deschanel, ses discours d'expositions. On
dirait une plaine kilométriquement rayée
de rails sur lesquels on court sans un
tunnel, une rivière, même un de ces buf-
fles sur lesquels Roosevelt, lorsqu'il les
rencontre et qu'ils ne lui appartiennent
pas, se retient de jeter le lazzo, étant né
hollandais. En Autriche, le vieil empereur,
ennuyé et désenchanté, tout en jouant
sur un trébuchet, avait sa maîtresse légitime
songe à celle qui élevait à Henri Heine
une statue. Ce culte d'un poète, ce culte
d'hier est si paradoxal, en un cœur d'im-
pératrice, qu'il murmure le vers d'Hugo:
« Et cela se passait en des temps très
anciens. »

Hélas ! que maigre sera la récolte pour
les observateurs de cour de l'avenir, pour
les Saint-Simon, supposé que la na-
ture en façonne dans le moule qui con-
figure celui-ci ! Que peu de prise à la
chronique, ce train-train journalistique !
Quelle insipidité, cette camomille ! Quel
veto à l'inattendu ce pot-au-feu qui bout,
qui bout, qui bout pour ainsi dire chro-
nométriquement ! Encore notre président
Carnot s'est-il fait assassiner ! C'est
quelque chose. Mais la veuve du roi de
Portugal, assassiné lui aussi, ne cesse
de corner à son fils : « Cela ne serait pas
arrivé s'il m'eût été fidèle. Pour des
gourmandises, il m'a été, pas sotte de
Franco qui lui versait un surplus de liste
civile inconstitutionnellement ». Et le fils
se le tiendra pour dit. Il sera bien sage.
Il épousera une Anglaise. Ils prendront
le thé en famille, du thé avec de la crème
lymphatique et vertueuse.

Le prince de Galles, lui, venait cher-
cher en France de la crème fouettée qui
lui fouettait le sang. Il n'était pas un
faste de vertu. Même la débauche l'hu-
manité, les heureuses natures retirant de
leurs propres faiblesses le bénéfice de se
dépasser d'un pharisaïsme d'opinion où
il entre moins d'intelligence que de ri-
gueur. Il poussait la fantaisie jusqu'à
dire à un acteur endossé d'une redingote
russée : « Donnez-moi l'adresse de votre
tailleur, je fais sa fortune. » Au temps
de sa jeunesse folle, pour parler comme Vil-
lon, il déguisait en gâte-sauce sa maî-
tresse agh de la sauver du mari aux
argents. Cependant il tenait au naturel
le rôle de cet héritier du trône que nous
montre Shalokov, qui soudain se dé-
couvre roi à ses camarades de débauche,
à Falstaff étonné de la métamorphose.
Oui, la royauté s'embourgeoise, comme
le reste. Je prie les illustrés d'oser la
calotte.

EDOUARD CONTE.

Un peu de tout

ECORNFLEURS

Dans une comédie de Victorien Sardou,
Nos Intimes, on voit arriver un monsieur
chez un bourgeois campagnard, disant:
— C'est moi, un Tel, ton ancien cama-
rade de collège. Ne me reconnais-tu pas ?
— A merveille ! s'exclame le Dubois (ou
Durand) de la pièce, après une hésitation.
Ce brave un Tel... J'espère que tu restes
quelques jours avec nous ?
— L'autre y manque pas. Il s'installe,
bouleverse toutes les habitudes de logis,
terrorise les domestiques, montre d'insup-
portables exigences...

Puis, au bout d'un mois, à son note:
— Mais, j'y songe... Mon Labadens
s'appelait Jacques Dubois (ou Durand).
Comment te prénommait-il ?

— Léopold.
Et l'autre indigné:
— Mais, alors, je suis victime d'une
séquestration. Qu'est-ce que je fichais ici
depuis des semaines ? De quel droit m'y
retenez-vous ? On n'abuse pas ainsi de
la confiance des gens. Je m'en vais.

Et il s'en va, furieux.
Un jeune lascar vient de faire mieux
encore et en moins de temps.
Hier, il se présentait chez une dame
voue Augustine Marey et, se jetant à
son cou:
— Ma tante, ma bonne tante. Je suis
votre petit Lucien, votre neveu de Pau.
Ne me remettez-vous pas ?

— Que si bien, mon cher enfant. Et
quelle joie de l'embrasser ! Ton couvert
est mis. J'apprête ta chambre. Car je
compte que tu ne me quitteras pas durant
ton séjour à Paris.

Mais, dès le lendemain, le petit Lucien
à sa bonne tante:
— Rappelez-moi votre nom de baptême.

— Eugénie.
— Ah ! mais non. Nous nous trompons
l'un et l'autre. Ma tante à moi s'appelle
Josephine.

Et le jeune lascar disparaissait — en
emportant l'argenterie et les bijoux de la
maison.

PORTRAIT

On n'a pas manqué de demander à nos
acteurs notoires leur opinion sur Edouard
VII. — l'opinion des comédiens étant la
seule qui vaille aujourd'hui qu'on s'en oc-
cupe.

Le premier que les reporters question-
nèrent fut naturellement M. Frédéric
Févre, à qui, jadis (personne ne l'ignore)
le défunt roi d'Angleterre, alors prince de
Galles, fit le don précieux d'une superbe
canne, aussitôt expertisée « et dont le
bois est d'un prix inestimable », déclare
le très illustre ex-sociétaire de la Comé-
die-Française.

Or, voici comment M. Févre juge
Edouard VII:
« Le roi, dit-il, avait un sentiment exact
et délicieux des convenances. Son élé-
gance était célèbre. Devenu corpulent, il
portait néanmoins à ravir ce vêtement
difficile: la redingote ! Il avait une sorte
de discrétion somptueuse pour s'habiller;
il passait inaperçu aux yeux du vulgaire;
mais il brillait à nos yeux d'un éclat par-
ticulier. Un jour, il laissa libre le dernier
bouton de son gilet. Le lendemain, tous
les gentlemen ne boutonneront plus le
leur à cet endroit. »

Rien davantage.
Que pensez-vous de ce portrait ?
Parbleu ! qu'il fait le page à Saint-
Simon.

ON CEDERAIT...

Les journaux de l'opéra publient l'avis suivant dans leurs annonces... Si, dans la ville d'Alchison (Kansas) on baille...

POUR LA VITICULTURE

Une édifiante annonce. — Répercussion imprévue de l'impôt allemand sur la bière. — Ce que nous écrivent des Français établis en Allemagne. — La Grève des « demis ».

Paris, 11 mai. — Nous avons relevé récemment, dans un journal viticole, la « Deutsche Wenzzeitung », une édifiante annonce sur la fabrication de certains vins allemands...

SUSCEPTIBILITE

Le président d'assises à Liabeuf : — Liabeuf, vous êtes un voleur. — Liabeuf, vous êtes un assassin. — Liabeuf, vous êtes un menteur.

clams dans un discours politique; on est dit une étiquette de publicité habilement collée sur la bande d'un journal officiel.

Paris, 11 mai. — De temps à autre, on parle du mauvais état de santé de M. Fallières. Pourtant, l'activité du président de la République fait à Rambouillet l'admiration de son entourage.

Paris, 11 mai. — A la question, on a travaillé toute la journée l'attribuon de places. Ce n'est pas une petite affaire, car il y a 206 députés nouveaux, qui n'ont pas été élus en dehors de leur groupe.

Paris, 11 mai. — L'interrogatoire reprend sur l'affaire de la Nerva, société fondée en Espagne. M. Rochette expose les différences entre la loi française et la loi espagnole au point de vue de la formation des sociétés.

Paris, 11 mai. — Ce matin, à la devanture de deux cents boulangers environ des 19e et 20e arrondissements, ont été apposés des affiches annonçant que ces boulangers se réunissent le lundi de la Pentecôte à l'effet de midi.

LE MOUVEMENT SOCIAL

LES BOULANGERS VEULENT CHOMER

Paris, 11 mai. — Ce matin, à la devanture de deux cents boulangers environ des 19e et 20e arrondissements, ont été apposés des affiches annonçant que ces boulangers se réunissent le lundi de la Pentecôte à l'effet de midi.

LES EMPLOYES DU P.-L.-M.

Marseille, 11 mai. — Les mécaniciens et chauffeurs du P.-L.-M. tiennent en ce moment à Marseille leur dixième congrès fédéral. Il y a pas moins de 58 délégués du P.-L.-M.; le réseau du Nord est à deux, ainsi que celui du Midi, l'Ouest-Etat et le Sud-France ont un délégué chacun.

AU PALAIS

L'Affaire Rochette

Paris, 11 mai. — L'interrogatoire reprend sur l'affaire de la Nerva, société fondée en Espagne. M. Rochette expose les différences entre la loi française et la loi espagnole au point de vue de la formation des sociétés.

M. ROOSEVELT MALADE

Berlin, 11 mai. — On lit dans les journaux du matin que le professeur Frankel, spécialiste pour les maladies des voies respiratoires, a examiné M. Roosevelt après son retour de Potsdam. Le professeur a diagnostiqué une laryngite bénigne que deux jours de repos doivent suffire à guérir et dont la cause principale réside dans le brusque passage du climat tropical au climat septentrional.

LA VIE POLITIQUE

Les Loisirs du Président

Paris, 11 mai. — De temps à autre, on parle du mauvais état de santé de M. Fallières. Pourtant, l'activité du président de la République fait à Rambouillet l'admiration de son entourage.

Au Palais-Bourbon

Paris, 11 mai. — A la question, on a travaillé toute la journée l'attribuon de places. Ce n'est pas une petite affaire, car il y a 206 députés nouveaux, qui n'ont pas été élus en dehors de leur groupe.

Paris, 11 mai. — L'interrogatoire reprend sur l'affaire de la Nerva, société fondée en Espagne. M. Rochette expose les différences entre la loi française et la loi espagnole au point de vue de la formation des sociétés.

Notes et Documents

Le Traité des Blancches

Paris, 11 mai. — Le congrès qui s'est tenu à Paris en vue d'établir une série de dispositions susceptibles d'enrayer la publication et la mise en vente d'écrits ou d'images obscènes et de réprimer « la traite des blanches » a signé avant de se séparer une convention qui porte la date du 4 mai et dont les articles principaux sont ainsi conçus :

L'Angleterre doit tout à la France

Mais notre auteur ne garde pas toujours ce ton grave et sévère. La majeure partie de son travail, consacrée à démolir tout ce qui y a en Angleterre, depuis son climat jusqu'à sa cuisine, mœurs, coutumes, institutions, industrie, commerce, armée et marine, est même des plus amusants.

LA MORT D'EDOUARD VII

AVANT LES FUNERAILLES

« Du reste, c'est un fait que les arbres fruitiers n'y peuvent, à amener leurs fruits à maturité; la vigne, même en treille et dans la meilleure exposition, n'y peut voir colorer ses grappes. Les insectes partagent l'apathie des plantes. Les mouches, si incommodes dans tous les pays méridionaux, n'y causent aucune importunité; leurs ailes n'y produisent pas même le bourdonnement. Cette absence d'énergie est encore plus sensible chez les animaux; si dans quelques pays on a à se plaindre de leur résistance à l'éducation que l'homme veut leur imposer, on ne leur trouvera point cette indocilité en Angleterre. N'est personne qui n'ait remarqué avec quelle facilité les animaux s'y approprient. Il est rare qu'un cheval s'empêtre. Rien n'est si commun que de trouver dans les rues des chevaux que leurs maîtres ont laissés à la porte de la maison où ils sont entrés, et qui attendent là stupidement, sans être dérangés de tout ce qui se passe autour d'eux. Les vaches montent par elles-mêmes sur les toits, et se laissent garder par qui veut, donnent leur lait indifféremment à leur nourrisson ou au premier venu. On ne peut concevoir rien de comparable à l'abaissement de toute cette espèce. Dans les autres pays du monde, il peut arriver que des taureaux mugissent; on est témoin quelquefois de leur inquiétude, de leur jalousie, de leurs combats. Rien de semblable en Angleterre. Plusieurs taureaux habitent ensemble la même prairie; les moutons ne sont pas plus mécontents en Angleterre; il n'est pas tellement dégradé qu'il n'est pas rare d'en voir sans cornes ! »

Les Anglais

On peut s'imaginer après ce morceau, comment notre auteur traite les hommes. « La loi des bêtes sont brutes, on peut s'attendre que les hommes seront peu ingénieux. » Et il arrange les Anglais de la belle manière. « On peut admirer tant qu'on voudra cette chair blanche des Anglais, dit-il, on sait d'avance que ce n'est que de la viande anglaise. Ils sont affligés de tous les vices de la vieillesse, du moins est la cupidité. S'ils sont fatigués, ce n'est pas parce qu'ils pensent, mais parce que, sans idées et sans impressions, ils n'ont rien à dire. Ce sont de stupides nés. Si la tête et le cœur sont vides, c'est qu'à toute heure du jour les estomacs sont pleins; on mange sans cesse en Angleterre; il n'est pas rare d'y voir faire six repas. Le peu de substance de l'air oblige à cette réparation continuelle. »

« Parmi les singularités observées par notre écrivain, la « maladie fameuse, connue sous le nom de maladie anglaise ou de spleen », vient naturellement en bonne place. Il en étudie complaisamment les causes, qu'il ramène à une seule, toujours la même, le climat. Si, docile à ce qui lui prescrit son climat, l'Anglais voulait consentir à demeurer dans l'état d'apathie que lui impose la nature, il pourrait vivre assez tranquillement et assez longuement. Mais le malheur est qu'il ne s'en tient pas là. Il a voyagé; il a contracté assez l'habitude des distractions et des plaisirs. Revenu dans son pays, il veut continuer cette existence à laquelle il a pris goût. Mais son cerveau a beau se tendre, son imagination s'exalter, et le relâchement de toutes les fibres sensibles seconde mal ses efforts. En cet état, l'or des deux Indes remplit quelquefois ses coffres, une femme jeune et charmante arrive, revenu dans son pays, sans spectacles. Rien ne peut l'attacher à la vie, rien ne peut l'empêcher de tourner contre lui-même des mains secourables et homicides. »

LOUIS DUMUR

Londres, 11 mai. — Le corps d'Edouard VII, dans son cercueil fait d'un chêne royal des forêts de Windsor, repose ce matin dans la salle du Trône, au palais de Buckingham.

En Albanie

Constantinople, 11 mai. — Mahmoud Chekhal Pachà est arrivé à Uskub. Les troupes turques ont battu les insurgés près de Tchernalona, en tuant trois mille et en faisant dix-huit prisonniers.

Au Maroc

Tanger, 11 mai. — Le sultan refuse de tenir la promesse qu'il avait signée de répondre à l'ultimatum français. Le mécontentement à Fès et parmi les tribus du voisinage a tellement augmenté qu'on s'attend à ce que les Européens quittent la ville. Il ne s'agit pas d'un mouvement antieuropéen; le sultan et les maghzen sont seulement opposés à l'occupation française.

FEUILLETON DE LA DEPECHE

N. 35 12 Mai.

LA CHASSE AUX FANTOMES

Par Pierre ARNOU

LIVRE II

LES ABANDONNEES

— Marido mar ! (mauvaise mer), dit le patron du canot automobile. Comencio a boulegar ; fermo do cair de la Pouchou-Rouge ! (elle commence à remuer ; ferme du côté de la Pointe-Rouge).

— Ah ! la brave... chenchès, comment n'avez-vous pas compris, vous si intelligent ? Elle s'est sacrifiée aux siens. Elle s'est sacrifiée aussi à ces beaux sentiments sans lesquels la vie vaudrait moins encore que ce cigare... Et il est rudement mauvais, ajouta-t-il en le jetant par terre et en l'écrasant du pied.

— Eh bien ! ce n'est pas trop tôt ! Naturellement, le pauvre garçon était insatiable d'entendre parler de Mathilde. Comment s'en allait-elle ? Il devinait de combien de choses agréables, utiles, elle s'était privée.

— Tu veux donc te marier avec une blanche ? Mais le nègre, gravement : — Tu demandais à la... velle commandant Brown. — La Chevette ! le commandant !... Elle le connaît donc ?

FEUILLETON DE LA DEPECHE

N. 35 12 Mai.

LA CHASSE AUX FANTOMES

Par Pierre ARNOU

LIVRE II

LES ABANDONNEES

— Marido mar ! (mauvaise mer), dit le patron du canot automobile. Comencio a boulegar ; fermo do cair de la Pouchou-Rouge ! (elle commence à remuer ; ferme du côté de la Pointe-Rouge).

— Ah ! la brave... chenchès, comment n'avez-vous pas compris, vous si intelligent ? Elle s'est sacrifiée aux siens. Elle s'est sacrifiée aussi à ces beaux sentiments sans lesquels la vie vaudrait moins encore que ce cigare... Et il est rudement mauvais, ajouta-t-il en le jetant par terre et en l'écrasant du pied.

— Eh bien ! ce n'est pas trop tôt ! Naturellement, le pauvre garçon était insatiable d'entendre parler de Mathilde. Comment s'en allait-elle ? Il devinait de combien de choses agréables, utiles, elle s'était privée.

— Tu veux donc te marier avec une blanche ? Mais le nègre, gravement : — Tu demandais à la... velle commandant Brown. — La Chevette ! le commandant !... Elle le connaît donc ?

— Elle ne voudra pas, dit Béchenbès, et je l'approuve. Ils s'étaient arrêtés, très émus tous deux. Des passants les boulevardaient; d'autres regardaient avec une indiscrète curiosité ces deux hommes qui s'expliquaient avec tant d'animation.

— Oui, je l'approuve. Vous êtes jeune; — pas trois ans, en aura à peine vingt-deux. Vous l'aurez dans tout l'éclat de sa beauté. Que vous faut-il de plus ?... Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance, vous !

— Et ce ne fut nullement par simple politesse qu'il ajouta : — Elle aussi d'ailleurs !

— On était arrivé au haut de la rue. — Les deux hommes, très émus, étaient convulsés d'un va-et-vient de gens de toutes conditions.

— Ah ! ça, mais, s'écria Béchenbès, est-ce que Tati serait amoureux, lui aussi ? Il venait d'apercevoir le gaillard, à quelques pas, en conversation avec une jeune personne, à l'air très déçu, qui offrait aux passants des cartes postales illustrées étalées dans une sorte de panier de marmiton.

— Je vois ce que c'est, dit Béchenbès : Tati veut envoyer un souvenir à maman Noroir et à Mathilde.

— La marchande n'était autre que la Chevette et Tati, à cette minute, ne pensait ni à Mathilde ni surtout à Mme Noroir.

— Tu veux donc te marier avec une blanche ? Mais le nègre, gravement : — Tu demandais à la... velle commandant Brown. — La Chevette ! le commandant !... Elle le connaît donc ?

Il va sans dire qu'on n'oublia pas Tati. En atterrissant, Béchenbès put se rendre compte de la puissance de l'amour. Roger Irmand, l'ayant vu s'embarquer, avait attendu son retour en faisant les cent pas sur le quai.

Il était là depuis trois heures. Il y serait resté bien plus longtemps. Béchenbès savait parfaitement de qui et de quel je jeune homme voulait lui parler, il éloigna Tati sous prétexte de l'envoyer à l'hôtel s'informer si quelque lettre était arrivée.

— Elle des qu'il fut seul avec Roger : — Elle vous aime ! dit-il, elle vous aime ! elle vous aime !

Le jeune Irmand eut une frénésie envie de donner l'assaut à son cœur. — Ah ! la brave... chenchès, comment n'avez-vous pas compris, vous si intelligent ? Elle s'est sacrifiée aux siens. Elle s'est sacrifiée aussi à ces beaux sentiments sans lesquels la vie vaudrait moins encore que ce cigare... Et il est rudement mauvais, ajouta-t-il en le jetant par terre et en l'écrasant du pied.

— Eh bien ! ce n'est pas trop tôt ! Naturellement, le pauvre garçon était insatiable d'entendre parler de Mathilde. Comment s'en allait-elle ? Il devinait de combien de choses agréables, utiles, elle s'était privée.

— Tu veux donc te marier avec une blanche ? Mais le nègre, gravement : — Tu demandais à la... velle commandant Brown. — La Chevette ! le commandant !... Elle le connaît donc ?

— Elle ne voudra pas, dit Béchenbès, et je l'approuve. Ils s'étaient arrêtés, très émus tous deux. Des passants les boulevardaient; d'autres regardaient avec une indiscrète curiosité ces deux hommes qui s'expliquaient avec tant d'animation.

— Oui, je l'approuve. Vous êtes jeune; — pas trois ans, en aura à peine vingt-deux. Vous l'aurez dans tout l'éclat de sa beauté. Que vous faut-il de plus ?... Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance, vous !

— Et ce ne fut nullement par simple politesse qu'il ajouta : — Elle aussi d'ailleurs !

— On était arrivé au haut de la rue. — Les deux hommes, très émus, étaient convulsés d'un va-et-vient de gens de toutes conditions.

— Ah ! ça, mais, s'écria Béchenbès, est-ce que Tati serait amoureux, lui aussi ? Il venait d'apercevoir le gaillard, à quelques pas, en conversation avec une jeune personne, à l'air très déçu, qui offrait aux passants des cartes postales illustrées étalées dans une sorte de panier de marmiton.

— Je vois ce que c'est, dit Béchenbès : Tati veut envoyer un souvenir à maman Noroir et à Mathilde.

— La marchande n'était autre que la Chevette et Tati, à cette minute, ne pensait ni à Mathilde ni surtout à Mme Noroir.

— Tu veux donc te marier avec une blanche ? Mais le nègre, gravement : — Tu demandais à la... velle commandant Brown. — La Chevette ! le commandant !... Elle le connaît donc ?

— Elle ne voudra pas, dit Béchenbès, et je l'approuve. Ils s'étaient arrêtés, très émus tous deux. Des passants les boulevardaient; d'autres regardaient avec une indiscrète curiosité ces deux hommes qui s'expliquaient avec tant d'animation.

— Oui, je l'approuve. Vous êtes jeune; — pas trois ans, en aura à peine vingt-deux. Vous l'aurez dans tout l'éclat de sa beauté. Que vous faut-il de plus ?... Ah ! vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance, vous !

— Et ce ne fut nullement par simple politesse qu'il ajouta : — Elle aussi d'ailleurs !

— On était arrivé au haut de la rue. — Les deux hommes, très émus, étaient convulsés d'un va-et-vient de gens de toutes conditions.

— Ah ! ça, mais, s'écria Béchenbès, est-ce que Tati serait amoureux, lui aussi ? Il venait d'apercevoir le gaillard, à quelques pas, en conversation avec une jeune personne, à l'air très déçu, qui offrait aux passants des cartes postales illustrées étalées dans une sorte de panier de marmiton.

QUE FAIRE ?

Quand on a des Maux d'Estomac, des Digestions lentes, incomplètes, douloureuses de l'Embaras gastrique, de la Perte d'Appétit, se tonifier et régénérer le sang par le fer et recourir sans retard au seul remède... Le négillon revint bientôt, tout décoloré. — Pas lui ! Tati, par hasard, s'est trompé... Eh bien ! quoi ? Tati pas bon Dié !

CHOCOLAT LA FAVEUR MATTE FHS

